

DÉCROCHER LA LUNE

Thibaud Deschamps

DÉCROCHER LA LUNE

Du même auteur :

L'humain en poésie (2020)

Moi, Hélène (2020)

© Thibaud Deschamps, 2020

Site Internet : www.thibaudauteur.fr

E-mail : contact@thibaudauteur.fr

ISBN : 9798675913435

Dépôt légal : 4^e trimestre 2020

*Il n'y a pas d'au revoir pour nous. Peu importe
où tu es, tu seras toujours dans mon cœur.*

GANDHI

Chapitre 1

Cette période de ma vie semble toujours me revenir à chaque instant difficile. Elle me paraît si lointaine, pourtant je peux encore en ressentir toutes les vibrations. Mon adolescence se retrouve toujours en eaux troubles. L'année de mes seize ans se réanime avec ses joies et ses peines, ses rêves et ses doutes. La solitude était l'un des seuls sentiments qui m'habitaient. Vers la fin de l'automne, l'ensemble de mon entourage avait décrété que je m'étais enfermé dans la spirale infernale de la dépression. Il est vrai que je restais dans ma chambre à longueur de journée, m'attardant dans mon lit pour me plonger dans mes livres. Mon sommeil était complètement décalé, il m'arrivait de sauter des repas, surtout celui du midi. L'essentiel de mon temps libre, je le passais dans mes réflexions et mes pensées. Le monde extérieur ne m'attirait guère. Mon état s'apparentait plutôt à la mélancolie qu'à la dépression, mais personne ne me connaissait aussi bien que moi-même, ou peut-être ne me connaissait tout court. Dans tous les cas, je laissais tout le monde dire que j'étais atteint de dépression. Cela m'importait peu. Par ailleurs, ayant consulté de nombreux sites Internet ou brochures sur le sujet, j'avais appris qu'elle était fréquente chez certains adolescents. Ils avançaient que les personnes comme moi présentaient des facteurs de risques. Mais pourquoi ? Tout simplement

parce que je me sentais différent ou alors que j'étais réellement différent des autres adolescents de mon âge. Mon état de santé me renvoyait toujours à cette triste réalité. J'étais atteint d'une fibrose pulmonaire. Mon existence se calquait sur l'amélioration ou l'aggravation de la maladie. Ainsi, il m'arrivait parfois d'avoir peur de l'avenir. La question de la mort m'obsédait et pouvait hanter certains de mes cauchemars. Peut-être est-ce cela la racine de mon hypothétique dépression ?

Un jour, ma mère prit la décision de me faire examiner par notre médecin de famille, le docteur Arras, pleinement convaincue de la nécessité de me faire soigner. Il m'ausculta vaguement, puis déclara de sa grave voix solennelle :

— Je confirme Madame que votre fils souffre de dépression.

Après quelques minutes, le temps pour calmer ma mère, il lui annonça qu'il fallait sans plus attendre modifier mon traitement. La rédaction de l'ordonnance effectuée, ma mère m'accompagna à la clinique. Un entretien d'une heure se rajouta à l'ennui de la première consultation. Au terme de cette journée, je gagnai l'obligation de m'inscrire à un groupe de parole hebdomadaire. Celui-ci devait m'aider à me sentir mieux en ayant la possibilité d'exprimer mes émotions. Toutes ces personnes bienveillantes sans nul doute à mon égard disaient qu'elles me comprenaient. Mais comment pouvaient-elles me comprendre ? Étaient-elles malades

comme moi, se posaient-elles les mêmes questions ? Elles ne pouvaient et ne pourraient jamais se saisir de mes pensées, tout simplement parce qu'elles n'étaient pas moi.

Dorénavant, mes semaines se calquaient sur la lente monotonie des groupes de parole. Nous devions nous mettre en scène pour interpréter des personnes et débattre de nos impressions. J'effectuais ce que l'on me demandait, sans conviction, de manière machinale et mécanique. Chaque semaine, les visages semblaient différents. Ces derniers avaient déjà été tellement marqués par la vie... un effet secondaire de la maladie qui nous rongait de l'intérieur.

Toutes ces séances ne faisaient qu'empirer mon état et avaient le don de susciter mon ennui le plus profond. Je n'osais pas le dire à ma mère, ça la rassurait. Tous les vendredis, j'allais dans une des salles aseptisées de l'hôpital. L'ensemble des membres conviés à la réunion s'asseyait sur une des chaises disposées en cercle. Émilie, notre animatrice, nous faisait faire des exercices de respiration et des temps de prise de parole. Chaque réunion était l'occasion pour elle de nous rappeler à tous l'importance de profiter de l'instant présent. En effet, nous devions cohabiter avec la mort. La vie méritait d'être vécue, la maladie restait pourtant dans chacun de nos esprits. Épuisés, fatigués, diminués, en chaise roulante, ces mots censés nous rassurer ne faisaient que nous rappeler notre différence. Dans ces échanges, mon existence se

résumait à mon prénom, mon âge, ma maladie et mon état mental. Lassé par ces présentations, j'avais fini par dire :

— Je m'appelle Julien. Je suis âgé de seize ans, pour le reste ça va.

Ensuite, tout le monde devait partager une chose positive qui lui était arrivée dans la semaine. Toutes les conversations finissaient par revenir sur les traitements, les rendez-vous médicaux, la lutte contre la maladie. Durant les échanges, je regardais toujours les autres membres, à la recherche de visages connus. Nous procédions tous à ce même rituel indicible. Il était certain que nous avions tous conscience de nos perspectives de survie à long terme. Dans le scénario le plus optimiste, elles s'élevaient à cinquante pour cent. Ce nombre pouvait à la fois nous rassurer et nous angoisser. À chaque réunion, ce funeste calcul revenait dans ma tête, la moitié mourrait et l'autre survivrait. Les encouragements me devenaient de plus en plus insupportables. Ils étaient remplis de bonnes intentions, mais je ne voyais pas en quoi ils pouvaient m'aider. Néanmoins, je m'étais tout de même trouvé une camarade. Elle s'appelait Elsa, une jeune adolescente de treize ans avec un petit visage rond et des yeux très vifs couleur noisette. Sa chevelure rousse mettait un peu de gaieté et contrastait avec le blanc infini de l'hôpital. Son diagnostic était sévère : une tumeur comprimait son cerveau et lui causait des ruptures d'anévrisme. Une première tumeur lui avait été enlevée deux années auparavant, mais le cancer était revenu. Son

pronostic demeurait très pessimiste, et pourtant Elsa avait conservé sa joie de vivre. Elle me distrait dans cette atmosphère de soupirs et de crainte. Pendant que nous discutons tous les deux, trois personnes parlaient d'un traitement miraculeux trouvé sur Internet. Nous étions tous à leur image, essayant avec difficulté de nous raccrocher à quelque chose pour ne pas perdre espoir.

Pourtant, de jour en jour, j'avais perdu toute notion de volonté. Je voulais rester seul sans parler et quitter ce groupe de parole. Ma mère refusa, et après quelques réprimandes je retournai dans ma chambre. J'étais en train de regarder un épisode de *Friends* lorsque ma sœur entra dans ma chambre :

— Maman m'a dit que tu ne voulais plus retourner au groupe de parole ?

— Oui, j'en ai marre de tout le temps rester avec tous ces malades.

— Parler avec eux doit tout de même te faire du bien, non ?

— Je ne sais pas, je n'arrive pas à voir ce que ça peut m'apporter.

— Tu souffres de dépression, c'est normal d'avoir des petits passages à vide. Je suis sûre que dans quelques mois, ça t'aidera à aller mieux.

— Je veux juste qu'on me laisse tranquille.

— Si on te laissait tout seul, tu passerais tes journées dans ta chambre à lire ou à regarder des séries.

— Peut-être, mais je me sens bien comme ça, c'est le plus important.

— Ce n'est pas comme ça que tu pourras guérir.

— Je t'en prie, ne me reparle pas de ma maladie.

— Je sais que ça n'est pas facile pour toi, mais pense aussi à papa, à maman et à moi, ce n'est pas facile pour nous non plus.

— Dans ce cas qu'on me laisse mourir tout seul. Je ne gênerai plus personne.

— ... tu... tu n'as pas le droit de dire ça ?!

— Mais alors qu'est-ce que tu veux de moi ??!

— Je veux juste que tu te reprennes en main et que tu profites de ta vie. Toi aussi, tu mérites d'être heureux et je n'ai pas envie de perdre mon frère aussi jeune...

Ma sœur sortit de ma chambre en larmes et claqua la porte. Je ne savais plus quoi dire. Elle m'avait dit tout ça pour m'aider, mais nous n'arrivions pas à communiquer. Sa vie était devant elle. Personne ne pouvait comprendre le malade que j'étais. Mon regard se pencha sur l'écran de mon ordinateur. Les héros de *Friends* parlaient de leurs projets d'avenir. Mes yeux se mouillèrent, tout ce que je désirais c'était d'être comme eux : normal. Je ne savais même pas s'il y avait encore un futur possible pour moi.

Les séances avec le groupe de soutien se poursuivirent donc pendant plusieurs semaines. Ma seule motivation était de ne pas faire de peine à mon entourage.

Je le faisais peut-être également parce que je me sentais coupable de tout ce que je leur infligeais. Il m'était impossible de ne pas remarquer mon impact sur leur quotidien. Ma famille souhaitait que je guérisse. Néanmoins, il m'était impossible de savoir si c'était possible.

Le 17 décembre, mon père m'accompagna à l'hôpital en voiture pour ma dernière séance avant les vacances de Noël. C'était un homme grand, imposant, l'exact opposé du gringalet que j'étais. On avait peine à croire que nous avions un quelconque lien de parenté, lui si fort et moi si chétif. Il était de nature réservée et solitaire. Mon père se gara dans le parking et m'ouvrit la portière. L'hiver m'avait considérablement affaibli.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, je peux y aller tout seul.

— D'accord, je te retrouve au même endroit à 17 heures.

Avant de partir, il me serra dans ses bras et me dit : « Je t'aime ». Sur son visage un sourire se dessina et il rejoignit sa voiture. J'avais cru entendre comme un sanglot dans sa voix. Cela m'avait d'autant plus surpris qu'il ne me l'avait jamais dit auparavant. Je regagnai l'hôpital et je pris les escaliers, par fierté. Je ne voulais ni prendre un fauteuil roulant ni prendre l'ascenseur. Après avoir gravi les soixante-cinq marches qui me séparaient du premier étage, j'entrai dans la salle de réunion. La fatigue me gagnait, mes deux mains se posèrent sur la table du

petit buffet habituel pour ne pas perdre l'équilibre. Ensuite, je pris deux biscuits et un verre de jus d'orange pour reprendre quelques forces, puis je m'assis sur la chaise la plus proche. Les autres membres arrivèrent un par un. J'avais déjà remarqué un nouveau visage. Il ne me semblait pas l'avoir déjà vu, c'était une jeune femme. Élançée, mince, les cheveux bruns, les yeux de couleur noisette. Celle-ci devait avoir une petite trentaine d'années. Elle portait une marinière et un jean d'un joli bleu délavé. J'essayais de la regarder discrètement, puis celle-ci jeta un regard en ma direction. Par réflexe, je détournai les yeux, mes joues s'étaient embrasées. Il était 15 h 29. Le tour de table habituel commença :

— Je m'appelle Jules, j'ai un cancer et je me fais opérer dans une semaine. Je redoute un peu, mais je reste confiant.

— Laurence, je suis atteinte de leucémie. Mon état reste stable pour le moment...

Tout le monde récita avec cérémonie :

— Nous vous comprenons et nous sommes avec vous.

Seulement trois participants, dont moi, devons encore nous présenter. Le tour de la jeune femme arriva. Sa voix était très douce et suave :

— Je m'appelle Mathilde, j'ai vingt-neuf ans. Je suis atteinte de leucémie depuis environ un an et demi et en rémission depuis un mois.

Ensuite, ce fut à mon tour :

— Je m'appelle Julien. J'ai seize ans et je suis atteint d'une fibrose pulmonaire.

Le reste de la séance passa très rapidement entre les craintes et les espoirs déçus. Comme d'habitude, je ne participais pas à ces prises de parole. Je m'ennuyais et me contentais de regarder cette jeune femme qui me fascinait. Elle restait également silencieuse, tout en écoutant tous les échanges. Je ne voulais pas exprimer mes peurs, mes doutes et mes angoisses. Ceux-ci étaient bien réels et en parler ne m'aurait pas apaisé. Ma seule grande crainte était l'oubli. En effet, depuis deux ans je ne pouvais plus aller à l'école. Mon éducation se déroulait à domicile. Le cercle d'amis se résumait à mes parents, à ma sœur et à mon chat Confucius. Ainsi, j'avais peur de mourir et que plus personne sur cette Terre ne se souvienne de mon existence. Je restais dans cet état d'esprit jusqu'à la fin de la réunion, puis je retrouvai Elsa pour prendre de ses nouvelles :

— Comment vas-tu ?

— Je vais bien et toi ?

— On fait aller.

— Comme d'habitude, je ne t'ai pas beaucoup entendu parler.

— Tu commences à me connaître, je suis dans l'intériorisation. Je dois dire aussi que parfois les conversations sont un petit peu sinistres.

— C'est vrai, me dit-elle avec un grand éclat de rire. À un moment donné, deux garçons discutaient du

taux de survie de chaque maladie. J'ai trouvé ça un peu macabre...

— C'est vrai, mais ça ne m'étonne qu'à moitié.

— Il y a de sacrés phénomènes dans ce groupe.

— Je me demande parfois pourquoi on se rend toujours à ces réunions.

— Moi aussi, mais il est possible que ça nous aide un peu sans que l'on ne s'en rende compte. Et puis, sans ça on ne se serait jamais rencontrés, s'exclama Elsa.

— Tu as raison, et nous ne pourrions pas nous échanger quelques petites anecdotes sur l'hôpital.

— Je ne te le fais pas dire.

— Comment s'est passée ta semaine ?

— La routine... les examens, les scanners et les prises de sang... ah si, j'ai discuté avec le chirurgien.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Elsa imita une voix grave et solennelle : « Ma chère enfant, il va falloir que l'on fixe une date pour votre opération », puis elle rajouta :

— Ensuite, je lui ai dit que dans le monde des sorciers, il n'était pas nécessaire d'opérer et il m'a répondu : « Malheureusement cela ne se passe pas comme ça, et puis moi je n'aurais plus de travail. » Pour la peine, je lui rétorquai : « Oui, mais ça m'éviterait bien du stress et une jolie cicatrice ».

— J'aurais bien voulu voir ça, dis-je d'une voix amusée.

— Et il m’a expliqué que l’avantage de ma maladie c’est que mes cheveux allaient repousser. Je me sens donc pleinement rassurée.

— J’imagine, en tout cas il a un sacré sens de l’humour ton chirurgien !

— Oui, ça fait passer le temps, me dit-elle d’un ton enjoué. Et toi, quoi de neuf ?

— J’ai essayé un nouveau traitement expérimental. Je ressens surtout les effets secondaires.

— Les médecins ont dit quand ils commenceraient à se dissiper ?

— Dans un mois environ, en attendant j’ai plutôt l’impression d’être un cobaye ou un animal de laboratoire.

— C’est vrai que tu ferais un joli animal de laboratoire.

— Tu ne serais pas mal non plus. Je t’imagine bien en guenon.

— Euh... et toi en gorille ou en chimpanzé !

— Du moment que tu ne me laisses pas tout seul, ça me va.

— Je vais essayer, mais ça ne dépend pas que de moi, me dit-elle en souriant.

— Tu passes les fêtes dans ta famille ?

— Oui et toi ?

— C’est pareil, on sera en petit comité.

— Je vais essayer de me reposer un peu, car je me fais opérer dans deux semaines.

— Tu me donneras des nouvelles ?

— Oui, de toute façon, si l'opération est une réussite je suis sauvée, si ce n'est pas le cas je gagne mon billet pour le grand voyage.

— Tu ne devrais pas plaisanter avec ça, dis-je d'un ton réprobateur.

— Peut-être... mais l'humour c'est tout ce qu'il me reste.

Elle regarda sa montre et m'embrassa sur la joue :

— Je dois te laisser, ma mère va commencer à s'inquiéter. On se voit l'année prochaine.

Elsa partit en courant et me salua de la main. Je fis de même et me dirigeai vers le parking pour rejoindre mon père. Le froid glacial de l'hiver me fouettait le visage. Les phares d'une voiture s'allumèrent : c'était mon père. Il ouvrit la portière et je m'engouffrai à l'intérieur, puis quelqu'un frappa sur une des vitres. C'était Elsa. J'entrouvris la vitre et elle me demanda :

— Tu ne voudrais pas venir avec moi au cinéma la semaine prochaine ?

Je lui répondis :

— Oui, avec plaisir.

Sur le chemin du retour, mon père ne me posa qu'une seule question :

— Comment ça s'est passé ?

— C'était comme d'habitude, lui répondis-je.